

Ayant épuisé la série des progrès dans l'art auxquels il pouvait aspirer ici, Rapin se rendit aux sollicitations chaleureuses de nombreux amis et partit pour Paris.

Admis à l'École des Beaux-Arts, élève du grand peintre Gérôme, il consacra deux années à de constants et soucieux labeurs qui ont fait de notre compatriote l'artiste de marque que semblent nous promettre ses heureux débuts.

Tout récemment revenu parmi nous, il s'est empressé de donner son nom à une gentille Canadienne ; comme pour montrer qu'il tient au sol et qu'il est bien de son pays . . .

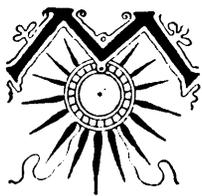
Et puis, il s'est monté un atelier fort joli, dans de vastes appartements, au no 35, de la rue Saint-Gabriel, en plein Montréal français. Là s'offrent aux regards des amateurs bien d'autres travaux et ébauches du jeune peintre, lesquels, s'ils ne peuvent tous être illustrés, méritent au moins d'être sérieusement étudiés par les amateurs qui y trouvent, aujourd'hui que le bon goût devient de moins en moins un mythe chez nous, qui y trouvent, dis-je, un réel intérêt.

C'est là aussi que Rapin attend la gloire, que les fervents d'une nombreuse clientèle iront bientôt lui porter . . .

Voilà, du moins, ce que nous espérons, nous qui croyons encore à l'avenir des beaux-arts dans le Canada français. Voilà ce que mérite amplement le généreux élan vers le beau qui inspire cet artiste ; ce que lui souhaite, de tout cœur, ma vieille et sincère amitié.

Enbas Saint-Luce

M. H.-D. TÊTU
(Voir gravure)



ONSIEUR H. Têtu, président de l'Association de la Presse, de Montréal, est né en 1860, à Notre-Dame de Bonsecours de Stukoly, comté de Shefford. Après de brillantes études commerciales et classiques au séminaire Saint-

Charles Borromée, de Sherbrooke, il vint à Montréal dans le but de grossir le nombre de Thémis. Admis à l'étude du droit, il suivit les cours de l'Université Laval. Se sentant peu d'inclination pour les froides arguties du barreau, il s'adonna à la carrière plus mouvementée du journalisme et de la politique.

Dans l'automne de 1884, il entra à la rédaction du *Monde*, où il est resté trois ans. Il est alors passé à la rédaction de la *Presse*, puis à celle de la *Minerve*, où il ne collabora que pendant une année, pour revenir à la *Presse* en 1892.

Pour avoir mis de côté temporairement ses aspirations à la toge, il ne faut pas croire que le jeune journaliste n'avait pas la bosse de la chicane, au contraire, mais il voulait la lutte plus émotionnante, la lutte des hustings. Aussi, de 1885 à 1892, il a pris part aux luttes politiques dans un grand nombre de comtés de Shefford et de Brome. Considéré à juste titre comme un des orateurs les plus populaires de son parti, il s'est aussi révélé comme un organisateur à qui les ressources ne font jamais défaut, dans l'élection de 1887, alors qu'il fit élire pour la première fois dans le comté de Shefford, un conservateur pour représenter ce vaste comté à Ottawa. Pour qui a tant soit peu suivi les péripéties de la lutte de mars 1892, terminée par la chute du gouvernement Mercier, le dévouement et le zèle du jeune tribun ne sont pas un mystère. Bien plus, ce n'est certainement pas être trop élogieux que de dire que M. Têtu a alors puissamment contribué à ramener son parti au pouvoir à Québec, comme il avait fait pour l'y maintenir à Ottawa en 1887. Ajoutons que la dernière lutte de Shefford était une entreprise de géant, pour l'audacieux qui aurait osé se mesurer avec le docteur R. Grosbois, candidat du gouvernement Mercier.

On parle encore, dans les cercles politiques, de

l'accueil que ce pauvre Têtu avait reçu du grand conseil du parti conservateur quand, de retour d'une incursion dans Shefford, il tombait dans la salle de l'Association en s'écriant avec une conviction irrésistible :

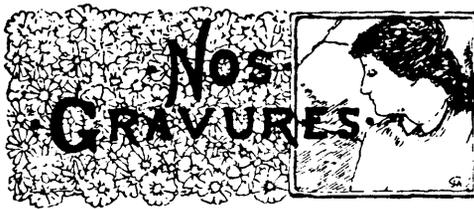
— On va prendre Shefford !

Les nombreux sceptiques riaient et mettaient cette belle perspective sur le compte de l'enthousiasme.

Les figures changèrent, cependant, lorsqu'au lendemain du 8 mars on vit revenir le vaillant lutteur, écopé, blessé, tirant de l'aile, mais tenant dans la main le drapeau conservateur, triomphant dans Shefford.

Ajoutons, en terminant, qu'il doit attribuer aussi une partie de son succès dans ces comtés mi-anglais, mi-français, à la facilité avec laquelle il manie la langue anglaise.

M. Têtu a été élu à l'unanimité président de l'Association de la Presse de Montréal, fonction honorifique qui n'avait pas été remplie depuis assez longtemps par un Canadien-français.



LE JOURNAL DU GRAND PÈRE

Scène d'intérieur, et scène familiale, traitée avec une observation sincère qui fait de cette petite toile un de ces sujets où chacun se plaît à retrouver quelque chose de son existence propre et de sa vie intime.

M. Deully nous donne, dans cette composition, la mesure d'un talent sobre et juste que tous les visiteurs du dernier salon parisien ont fort apprécié.

MARIAGE DE LA FILLE ANIÉE D'ALEXANDRE III

Les fiançailles de la grande-duchesse Xénie avec le grand duc Alexandre Mikhaïlovitch sont officielles depuis quelques jours.

La grande-duchesse Xénie Alexandrowna est née à Saint-Petersbourg, le 6 avril, 25 mars du calendrier grec 1875. Elle a donc dix-neuf ans. Son cousin et fiancé, Alexandre Mikhaïlovitch, est né à Tiflis le 13, 1er avril 1866. Il est le quatrième enfant du grand duc Michel, frère de feu Alexandre II. Le jeune grand duc est aide-de-camp de l'empereur, lieutenant dans la marine impériale et chef honoraire du 73e régiment d'infanterie de Crimée.

LE JUBILÉ DE GUILLAUME II

Le 27 janvier, l'empereur d'Allemagne fêtait, en même temps que l'anniversaire de sa naissance, la vingt-cinquième année de son entrée dans l'armée.

C'est ce double anniversaire que le jeune empereur a tenu à commencer en allant donner lui-même le mot d'ordre à la garde qui venait relever à midi les postes de l'Arsenal. L'artiste a saisi le moment où Guillaume II, entouré de son état-major, généraux et aides-de-camp, salue le 2e régiment de la garde, de service ce jour-là, et en tenue de parade. Tous les officiers, suivant les nouvelles prescriptions de l'empereur lui-même, portent le grand manteau gris. À gauche du dessin, le bâtiment de l'Arsenal et la *Ruhmeshalle* ; l'édifice à droite est la *commandatur*, le siège du gouvernement militaire à Berlin. Au fond s'élève le château impérial.

LE PRINCE BISMARCK A BERLIN

La réconciliation définitive de l'empereur Guillaume avec le prince de Bismarck a été le grand événement de ces derniers jours, à Berlin. En rentrant dans la capitale de l'empire après trois ans d'exil moral, l'ancien chancelier a parcouru, de

la gare au château royal, une véritable voie triomphale. L'empereur qui désirait le voir pour la première fois depuis sa chute et sa disgrâce, avait envoyé son frère, le prince Henri, recevoir M. de Bismarck au débarqué, et il avait accentué sa faveur en donnant l'ordre à son état-major et au commandant militaire de Berlin d'aller présenter leurs devoirs au vieil homme d'Etat.

La population berlinoise a lutté d'empressement avec l'empereur ; même contrairement à son caractère plutôt frondeur et sceptique, elle a témoigné d'un vif enthousiasme.

Quand l'équipage qui amenait l'ex-chancelier arriva sur la place du Château, la presse devint tellement forte qu'aucun service d'ordre ne la put contenir. M. de Bismarck et le prince Henri eurent la plus grande difficulté à descendre pour passer en revue la compagnie d'honneur. C'est le moment que représente une de nos gravures.

M. de Bismarck est en grand uniforme de cuirassier, sous le manteau gris d'ordonnance ; le prince Henri en petite tenue d'officier de marine. Ils passèrent devant le front de la compagnie du 2e régiment d'infanterie de la garde, commandée pour leur rendre les honneurs avec le drapeau du régiment. Derrière eux, le demi-escadron des cuirassiers de l'escorte, avec le guidon aux couleurs prussiennes, blanc et noir. Le château est à gauche du dessin ; l'édifice de style grec que l'on voit à une certaine distance à droite est le Vieux-Musée.

En entrant au château, le prince chancelier a été reçu au pied du grand escalier par l'empereur en personne. Guillaume II et son ancien conseiller étaient visiblement émus, et l'empereur a scellé la réconciliation en embrassant M. de Bismarck à plusieurs reprises.

NOTES ET IMPRESSIONS

Tant que tu vivras, cherche à t'instruire ; ne présume pas que la vieillesse apporte avec elle toute la raison.—SOLON.

La parole, a dit Talleyrand, a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. Il parlait en diplomate ; s'il eût été philosophe, il aurait ajouté : Et le silence pour la cacher.—JOSEPH GENEST.

Le flatteur dans les services pénibles et dangereux a toujours quelque prétexte pour se mettre à l'écart ; c'est un vase fêlé qui, quand on le frappe, rend un mauvais son.—PARQUIN.

J'ai remarqué que tous les écrivains dépendent surtout beaucoup de talent et d'imagination pour se retenir sur la pente où ils sont fatalement entraînés. C'est ainsi que les tempéraments violents s'arrêteront à une littérature tranquille, et que les timides tenteront toutes les audaces.—MME ALPHONSE DAUDET.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Pommes de terre au lard. (Entremets).—Faites roussir du beurre, délayez de la farine ; quand votre roux sera bien foncé en couleur, assaisonnez-le de poivre et d'un bouquet de persil garni ; ajoutez du lard gras et maigre coupé en gros dés, et laissez le cuire à moitié dans le roux ; vous y jetterez alors vos pommes de terre crues, après les avoir pelées et coupées. Quand elles seront cuites, dégraissez le ragoût et servez promptement.

Brandade de morue à la provençale.—Faites dessaler la morue dans l'eau fraîche renouvelée plusieurs fois, faites-la cuire avec quelques tranches d'oignons, carottes et un bouquet de racines de persil, égouttez-la, enlevez la peau noire et les arêtes ; mettez la morue dans un mortier et réduisez-la en pâte. Remettez cette pâte au feu, ajoutez l'assaisonnement nécessaire : pointe d'ail, sel, poivre, cayenne, muscade râpée, persil et fenouil hachés ; lorsqu'elle est bien chaude, ajoutez un demi-verre d'huile d'olive, deux cuillerées de crème, un jus de citron.

Dressez la brandade avec des croûtons frits à l'entour.